

LES AMANTS DE PAPIER DECHIRE

Glissée dans mon pyjama douillet deux pièces et enfouie au cœur de mes draps chauds, vers vingt-deux heures, j'arrêtai de lire et relevai la tête, pensive ...

La nuit tombait lentement sur les jolis toits en ardoise de Montmartre et je contemplais de mon lit, par ma fenêtre, les magnifiques lucarnes ouvragées du dix neuvième siècle qui campaient sur les élégantes habitations du vieux quartier. J'observais le déclin d'une journée qui avait été triste et morne, comme ma vie. J'espérais désespérément un lendemain plus ensoleillé, mais le vent sifflait sous ma porte et la pluie battait mes carreaux tandis que de longs nuages noirs aux pourtours violines défilaient devant mes fenêtres, déchirant la nuit et annonçant l'orage.

De mon balcon je surplombais le tout Paris et ses innombrables fenêtres allumées, un océan de lumières éblouissant. Les petites cheminées fumaient chaudement comme si nous étions en hivers. Quel drôle de temps ! Nous étions pourtant au mois de mai ! Ces curieuses extravagances de la nature ne laissaient rien présager de bon. L'année 1966 ne serait peut-être pas une bonne année ? !

Frissonnante, je remontai mes couvertures et me replongeai avec bonheur dans mon livre de chevet, un récit romantique. Je me laissai emportée par le tourbillon des mots d'amour et le flot de sensations qu'ils éveillaient en moi quand je fus interrompus par l'arrivée intempestive de ma demi-sœur et de son nouveau parasite, à l'étage du dessous. Ils faisaient un boucan de tous les diables comme d'habitude et me gâchaient le meilleur moment de la journée.

J'adorais lire. Je dévorais les romans d'amour jusqu'à une heure tardive. Je vivais la nuit par procuration en m'identifiant à ces magnifiques héroïnes de papier plus belles les unes que les autres et je m'imaginai comme elles au bras d'un homme courtois, respectueux et terriblement séduisant. Toutes ces histoires romantiques me faisaient vivre... survivre. Je n'existais que grâce aux mots couchés sur le papier qui faisait jaillir en moi des sensations agréables et un amour imaginaire qui ne m'appartenait pas, mais dont je m'emparais comme s'il était mien. Je communiais avec ces êtres imaginaires parfait. Ils étaient dans ma tête et dans mon cœur. J'en étais emplie ... douloureusement.

Je n'aimais pas ma vie, elle n'avait aucun intérêt ; et je n'aimais pas les gens. Ils m'avaient tous un jour ou l'autre fait du mal.

Dans les livres, l'histoire commençait toujours de la même façon : la belle héroïne était malheureuse comme les pierres. Mais un jour... un homme, arrivée d'une lointaine contrée, ou un ami d'enfance, d'une beauté remarquable, posait les yeux sur elle et tout basculait. Peu de temps après, ils devenaient amants et le démon de l'amour les possédait corps et âme au cœur d'un terrible conflit familial ou historique. À la fin de l'histoire, le bel étalon sauvait la jeune femme en mettant sa vie en péril et l'emmenait avec lui, loin des tourments...

J'ai toujours rêvé de vivre une histoire semblable à celle-ci. Moins spectaculaire évidemment. Je n'étais pas dupe ni demeurée, comme le prétendait ma chère et tendre demi-sœur ! Mais jamais personne n'était venu me chercher dans mon trou perdu au dernier étage de notre vieille maison de Montmartre. Et à bientôt trente-cinq ans je doutais fort qu'un miracle se produise.

Ma plantureuse demi-sœur s'était entichée dernièrement d'un nouveau loulou au regard bleu inquiétant. Le type, brun à la peau mat, était plus jeune qu'elle et passait son temps à la coller comme une horrible sangsue visqueuse. Un drôle d'individu, sec, musclé et fort bien bâti, au passé douteux, que j'étais loin d'apprécier. Malheureusement pour moi, il s'était incrusté dans notre maison et m'incommodait comme une petite saleté logée dans l'œil. La petite salissure était bel homme, certes, mais son âme, à mon humble avis, était loin d'égaliser sa plastique parfaite, et son regard louche et intelligent ne donnait pas envie de faire sa connaissance.

Le tempérament fougueux de ma demi-sœur l'avait toujours fait tombé dans les bras robustes de canailles endurcies. Elle y trouvait son compte certainement. En fait, pour moi, ça ne faisait aucun doute. Lorsqu'elle était enfant déjà elle aimait se moquer des plus faibles et les tourner en ridicule. Elle avait toujours été attirée par les hommes forts et beaux au porte-monnaie bien garni. C'était une prédatrice ! Elle se servait d'eux. Jadis, elle avait été d'une beauté remarquable. Elle avait toujours été la plus belle de nous deux et elle possédait un esprit vif et acéré que j'admirai, tandis que j'étais timide et réservée. Elle était populaire et tout le monde l'adorait. Son côté choquant avait toujours plu aux hommes. Même ma mère l'avait toujours préférée.

Mais le temps, les ravages de l'alcool et de la drogue parfois, avaient œuvré en faveur de la laideur. Ses traits toujours aussi fins et délicats étaient à présent affligés d'une peau grasse et rougeaude qu'elle maquillait à outrance pour camoufler un visage bouffi. En vain, car ses grands yeux bleus aux reflets vitreux peinturlurés à grands renforts de fard à paupières, liner et mascara, étaient presque injectés de sang, révélant incontestablement la décadence d'une vie de débauche.

Nous vivions depuis des années dans un illustre immeuble haut d'un étage, sans compter les combles et le rez-de-chaussée, accolées, en rang serré, aux autres demeures gracieuses de Montmartre dans la rue Gabrielle face à la magnifique basilique du Sacré-Cœur que j'apercevais de ma chambre. Ma demi-sœur et moi-même possédions chacune un étage desservi par un palier. Notre défunte mère, à l'époque de son vivant, occupait le rez-de-chaussée et Annick possédait le premier étage. Pour ma part, j'avais préféré m'isoler au dernier étage, dans la chaleur des combles. J'adorais cet endroit chaud et chaleureux revêtu de bois et chauffé par les rayons du soleil. J'étais perché dans la clarté d'un ciel pur ou perdu dans l'obscurité ténébreuse d'une nuit mouvementée. Comme ce soir.

J'avais fini par m'endormir tard dans la nuit... dans le tapage nocturne et le désordre qui régnait dans la chambre du dessous.

Le lendemain vendredi, en fin de journée, je me pressai dans les rues de Montmartre. J'avais hâte de rentrer chez moi pour consacrer mon week-end à la lecture. J'avais entamé un roman d'amour passionnant qui dévastait mon cœur.

Le personnage principal était un homme d'une beauté sublime, en mal d'amour. Il était parfait et si attirant que s'en était douloureux pour moi qui n'avais jamais connu l'amour. Chaque jour, je mourrais d'envie de le retrouver et de plonger dans ses bras de papier puissants et protecteurs. Je sais... bien souvent je me disais que je finirai mes jours dans un asile. Mais en attendant ce jour maudit, je ne pensais qu'à lui, comme s'il était réel... comme s'il existait et qu'il m'appartenait, et rien ne m'arrêta. J'arpentai donc les petites ruelles pavées à vive allure et grimpai courageusement les nombreux escaliers à la rude ascension sous un ciel bas et grisonnant. Le temps ne s'était pas arrangé.

J'étais fleuriste et je travaillais près de la place des Abbesses. Je traversai la rue des trois frères et me dirigeai vers la rue Berthe qui se trouvait derrière la rue Gabrielle, notre rue. La rue Gabrielle était un joli nom qui lui seyait bien, pensais-je. Beaucoup de gens pensaient que la Gabrielle qui avait donné son nom à la rue en 1867 était la maîtresse et la favorite du Bon Roi Henry IV, la belle Gabrielle d'Estrée. Je me plaisais moi aussi à le penser... Mais il n'en était rien. En fait, la Gabrielle de la rue de Montmartre était plus simplement la fille aînée du propriétaire qui fit lotir les terrains sur la célèbre butte qui n'était à l'époque qu'une simple colline de cent trente mètres de hauteur. Beaucoup moins romantique que l'histoire de la magnifique Gabrielle d'Estrée dont le Vert-Galant, le surnom d'Henry IV, était tombé immédiatement amoureux et était devenu le grand amour de sa vie malgré son mariage arrangé avec la reine Margot. Je passais la plupart de mon temps à lire et à me documenter sur ce genre d'histoire, mais j'aimais aussi écrire et je consignais toutes mes pensées dans mon journal intime que je cachais avec précaution pour que ma demi-sœur ne mette surtout pas la main dessus.

Parvenue devant la grande porte en chêne très ouvragée de mon immeuble, je pénétrai à l'intérieur et traversai les appartements statufiés de ma mère, la salle commune du rez-de-chaussée en quelque sorte, qui contenait : chambres, toilettes, salle de bain, salle à manger et la cuisine principale où l'on se retrouvait toutes les trois pour les repas lorsque ma mère était encore vivante. Puis, je grimpai le premier étage et me retrouvai sur le palier de la sangsue. Je passai devant la porte entrouverte en me faufilant discrètement et empruntai la deuxième volée de l'escalier à pas de velours, imprégnée d'un étrange malaise.

Je ne savais pas pourquoi, mais j'avais le sentiment que cet exercice était chaque jour plus dangereux. Je sentais qu'il y avait une petite brèche quelque part dans les hauteurs de cette maison qui laissait entrer le mauvais œil depuis que notre mère nous avait quittés et que ma-demi sœur avait pris le pouvoir. Comme une trouée dans les remparts d'une ville sur le point d'être assiégée. Rien d'étonnant à cela ! Depuis l'arrivée de cette fripouille, l'atmosphère était à couper au couteau dans les étages. Je n'avais aucune confiance en lui. C'était le genre de lascar à cacher un cadavre dans son placard. Il était très différent des autres hommes qu'Annick avait ramené à la maison et je m'en méfiais comme de la peste. Je n'étais pas rassurée du tout, d'autant plus que je savais qu'Annick s'était absentée aujourd'hui. Je posai doucement le pied sur la cinquième marche quand le crétin déboula sur le palier. Je tressaillis en me retournant vivement. Campé sur ses deux jambes, les bras fermement croisés, il était empli d'un calme froid et d'une confiance excessive qui m'intimidait.

- Hé ! Où tu vas comme ça ? Et qu'est-ce que tu fous la-haut ? lança-t-il de sa voix rauque.
- Occupe-toi de tes oignons, ça ne te regarde pas ! répliquai-je.
- Tu ne te sens pas trop seule ? Je peux te tenir compagnie si tu veux... je ne te ferais aucun mal, tu sais... bien au contraire, minauda-t-il sur un ton ironique.

Je le toisai avec horreur puis dégoût. Il était en bas de l'escalier à plusieurs marches de moi, mais je vis clairement son regard bleu pétiller de jubilation et ses lèvres fines s'étirer en un sourire aussi tordu que son esprit. Il en avait l'eau à la bouche. S'il avait pu s'étouffer avec sa salive j'aurais bondi de joie dans la seconde !

- Laisse-moi tranquille, espèce de déséquilibré mental ! osai-je cracher, hors de moi et éccœuré.
- Oh, mais c'est qu'elle est en colère la petite demoiselle, elle montre enfin son vrai caractère !

- Fou moi la paix ! hurlai-je à bout de nerf, avant de me précipiter dans les escaliers en me bouchant très fort les oreilles, fuyant les obscénités du pervers qu'il continuait à déblatérer avec force.
- Allez, viens... n'aie pas peur ! Bouhhhh ! Je ne vais pas te manger, tu verras ! Pourquoi tu te sauves si vite ! poursuivit-il jusqu'à ce que je claque très fort la porte de mes appartements derrière moi.

J'enrageai dans ma chambre ! Ce n'était pas la première fois que Marius m'interpellait dans les escaliers pour déverser sur moi son flot de cochonneries. Ce petit jeu l'amusait beaucoup et il le pratiquait à chaque fois que nous étions seuls. J'étais sûre que cela l'excitait et certaine fois l'envie me démangeait de lui enfoncer une pomme dans le gosier pour le faire taire. Mais je n'en fis rien car il était fort et toujours alcoolisé. Je savais qu'il n'aurait aucun scrupule à recourir à la violence s'il me rattrapait dans les escaliers. Je le supportais de moins en moins. Toute ma vie j'avais subi la domination morale de ma demi-sœur alliée à l'autorité d'une mère acariâtre. Je m'étais construite ainsi, dans le conflit, l'opposition ou bien la fuite. J'avais toujours résisté d'une façon ou d'une autre et je m'étais endurci. À ma manière, j'avais peut-être toujours été plus forte qu'elles ! Alors, je n'avais pas du tout l'intention de me laisser envahir par cette petite vermine certainement capable des pires actions.

Après avoir verrouillé ma porte à doubles tours, je calmai mon agitation avec difficulté et me replongeai dans mon roman en essayant de me concentrer. Mais je n'avais pas l'esprit tranquille.

J'étais arrivée au deuxième chapitre où je compris que l'homme recherchait un amour d'enfance en sillonnant la France. Dans une époque révolue, au cœur de la campagne française, deux jeunes adolescents, égarés dans les années folles, étaient tombés éperdument amoureux l'un de l'autre et s'étaient jurés de ne jamais se quitter. Ils étaient persuadés qu'ils se marieraient et feraient leur vie ensemble. Mais le départ soudain de la jeune fille à cause du déménagement de ses parents à la recherche d'un nouvel emploi avait fait basculer leur romance dans le cauchemar et leur séparation avait brisé le cœur des futures amants. Ils ne s'étaient jamais revus. Cependant, la douleur n'avait jamais cessé de tourmenter le jeune homme follement épris et, devenu adulte, il était parti à sa recherche avec seulement quelques indices sur sa destination.

Je m'étais arrêtée là et je mourrai d'envie de retrouver ce remarquable personnage aux innombrables qualités et au physique parfait, inexistant dans mon monde, et de me jeter à corps perdu dans ses bras de papier qui semblait se tendre devant moi... m'appeler à lui... chaque soir. Cela me donnait un fol espoir. Un espoir imaginaire... une illusion volée à des feuilles de papier qui me procurait des émotions interdites. J'arrivais même à sentir le parfum de sa peau, à percevoir le mouvement de son corps musculeux, à goûter à ses lèvres... je perdais la raison. Rien d'étonnant à cela.

Tard dans la nuit... je me levai, enfilai mon peignoir et mes chaussons et descendis en bas, dans les appartements de ma mère, pour me préparer une tisane. En passant sur le palier des deux débauchés, je vis que la porte était encore entrouverte. Je me dépêchai de descendre les marches en bois à pas de velours, je n'avait aucune envie de les rencontrer à cette heure tardive. D'autant plus que je les avais entendus faire la java une bonne partie de la soirée. Ils étaient certainement abreuvés de vin jusqu'à la moelle et vautés l'un sur l'autre sur le divan.

Dans la cuisine silencieuse et immobile, je fis chauffer la bouilloire qui était continuellement remplie d'eau, prête à l'emploi. Quelques secondes plus tard, le bruit strident de l'eau en ébullition qui s'échappait du récipient métallique envahit l'espace confiné de la cuisine dans une résonance qui m'angoissa. Je me dépêchai de retirer la bouilloire du feu et versai l'eau bouillante sur les fleurs de tilleul. Puis, je remontai les escaliers sur la pointe des pieds, ma tasse fumante à la main. Je remarquai alors que la porte de ma demi-sœur et de son amant était curieusement grande ouverte, mon cœur fit un bon dans ma poitrine. Je n'avais pas envie d'une querelle à cette heure tardive de la nuit. Mais brusquement, l'ouverture béante sur leur intérieur et le silence suspicieux qui régnait sur les meubles figés me fit froid dans le dos. Je m'immobilisai et examinai minutieusement les lieux en ne bougeant que les yeux. Puis, je tendis l'oreille pour mieux écouter... Rien ne bougeai dans la pièce, mais une vague impression planait au-dessus des meubles, comme si l'air avait été en mouvement quelques secondes auparavant et que quelque chose évoluait en silence, masqué par la pénombre. Mal à l'aise, je me pressai de remonter là-haut, laissant hâtivement cette impression inquiétante derrière moi.

Pourquoi avais-je eu l'impression qu'un danger imminent me guettait en passant devant leur porte ? Que quelqu'un m'observait ? me demandai-je anxieuse. C'était si soudain ! J'étais pourtant sûre qu'Annick et Marius cuvaient, comateux sur le divan. Y avait-il quelqu'un d'autre dans la maison ? Les cachettes ne manquaient pas dans cette haute et vaste demeure. Et ma demi-sœur y recevait n'importe qui ! J'espérais raisonnablement qu'elle n'avait pas fait la connaissance dernièrement d'un taré qui se serait introduit dans la maison. Je vérifiai une seconde fois que ma porte était bien fermée et je repris mon roman en sirotant ma tisane.

Il y avait de quoi faire des cauchemars, mais heureusement cette nuit là je rêvai de Fabian, le personnage de mon roman. Dans mon rêve, il avait retrouvé son grand amour. Parvenu au bout de son enquête, il était arrivé à Montmartre et m'avait retrouvée au 10 rue Gabrielle. C'était moi qu'il cherchait... Il avait loué un appartement quelques maisons plus bas dans la rue Berthe et je me trouvais chez lui.

- Je t'ai enfin retrouvé... il y avait si longtemps... me disait-il d'une voix de velours alors qu'une brume l'enveloppait dans un halo nuageux .

Nous étions dans un appartement identique au mien, aussi chaleureux et agréable. Et dans ce rêve, face à cet homme si beau et séduisant, j'éprouvai aussitôt un bonheur incomparable à le regarder... à me trouver auprès de lui, comme si je le connaissais ; comme si je le retrouvais.

- Comme tu as changé, tu es devenue si belle... continua-t-il en posant sur moi un regard brûlant d'amour.

Ses grands yeux verts profonds étaient si envoutants et pétillants de convoitise en détaillant mon visage que je me sentis désirable pour la première fois de ma vie.

- Viens... viens, Gabrielle... murmura-t-il en me tendant une main tendre, viens... viens...

Lorsque je me réveillai au petit matin, tout mon être était divinement emplie des émotions que j'avais ressenties cette nuit. J'étais toute tremblante et pleine d'émoi, d'envie... à l'instar d'une gamine amoureuse. Je fus troublée par ce rêve car je voyais encore clairement dans mes yeux sa bouche remuer et j'entendais distinctement le son de sa voix mélodieuse s'en échapper, comme un souvenir de la veille. Et pourquoi m'avait-il appelé Gabrielle ?

Les nuits suivantes... en descendant au rez-de-chaussée, j'étais envahi par le même pressentiment désagréable. Comme s'il allait se produire quelque chose, comme si quelqu'un me surveillait, épiait chacun de mes faits et gestes. Je me sentais traquée dans ma propre maison. Tous mes sens étaient en émoi et j'en tremblais d'inquiétude lorsque je descendais en bas, fébrile. Le tourment me rendait si désespérée que J'avais envie d'en parler à Annick et Marius pour qu'ils soient au courant, qu'ils soient sur leur garde, et surtout, pour que je ne sois plus seule à penser... à croire. Je voulais partager mes craintes avec des adultes censés, cohérents, j'aurai voulu faire confiance, avoir confiance. Ne plus me sentir seule... pour tout. J'attendais tant d'eux, mais ils ne me donnaient rien. Ni sécurité, ni protection, même pas une conversation intéressante. J'hésitais encore à lui dire... elle n'allait pas me croire... elle se moquerait de moi. Je m'aperçus très vite que mes doutes étaient fondés. La punaise ! La saleté ! Elle me défiait constamment. Je ne pouvais vraiment pas lui faire confiance et la pudeur n'était assurément pas l'une de ses premières qualités !

Et pour cause, en rentrant du travail un soir en fin de semaine, je m'arrêtai net devant leur porte. Du palier, j'avais une vue directe sur la grande table qui leur servait à prendre leurs repas que nous prenions tous, à présent, dans nos appartements. C'est là que je la vis. Elle était penchée en avant sur la table, sa robe était retroussée et ses fesses nues à l'air, l'un de ses genoux, le gauche, était ramené sur la table dans une position acrobatique et Marius, torse nu et pantalon baissé jusqu'aux chevilles, la " labourait " dans un vas et viens bestial. Leurs gémissements féroces et sauvages me parvenaient aux oreilles, de plus en plus forts et saccadés. J'étais paralysée ; outrée ; blessée dans mon amour propre ! L'humiliation et la force de ma colère me tournèrent la tête et je vacillai, prise de vertige. La putain ! La vipère ! Comment avait-elle osé m'infliger cet affront, me bafouer à ce point ?!

- Tu ne peux pas fermer ta porte ! Hurlai-je, avec toute la hargne et le dégoût qui était en moi. Espèce de ...

Mais soudain, je me tue. Le virus était entrain de m'infecter. Je m'aperçus que je devenais aussi mauvaise et vulgaire qu'eux.

- Viens... viens avec nous, il y a de la place pour toi, me supplia Marius le souffle court et la voix haletante en me tendant la main comme s'il voulait apprivoiser un petit chat apeuré.

Son regard ténébreux était doux et implorant et je sentis une forme de sincérité dans son invitation qui me frappa d'étonnement. Il n'était décidément pas comme les autres celui-là. Il m'intriguait par son comportement étrange. Il y avait parfois dans ses yeux quelque chose de sincère et d'honnête, qui me déstabilisait, comme s'il exprimait de véritables sentiments. Malgré le grotesque de la situation, je restais là, à l'observer, avec une fascination évidente qu'il ressentit sans aucun doute. Soudain, je réalisai et me repris aussitôt : franchement, qu'espérait-il de moi ? Que pouvais-je bien faire avec un rustre pareil ! J'étais certaine que l'ignare inculte ne savait même pas lire ! Évidemment, inutile d'être devin pour savoir que ce n'était pas de lecture dont il était assoiffé !

- Laisse-la tranquille, on a pas besoin d'elle ! Qu'est-ce qui te prend, la pucelle t'intéresse ! cracha Annick de sa voix rauque en tournant vers moi un visage humide et luisant animé d'un regard noir, mécontente que son amant la délaisse pour se préoccuper de sa demi-sœur.

Elle avait senti, elle aussi. J'avais marqué un point sans le vouloir. Mais en découvrant mon air hagard et choqué, elle partit dans un grand éclat de rire caverneux qui me glaça les os. Je me ruai aussitôt dans les escaliers et les grimpai quatre à quatre, fuyant l'écho de son rire de baleine diabolique. À quoi jouait-ils ? Voulait-ils me rendre folle ! Je les détestais, détestais !

J'étais tourmentée par ce que j'avais ressenti, d'autant plus que je m'aperçus que penser à Marius me plaisait. Cela me plaisait et en même temps cela m'effrayait (connaissant l'individu). Aimai-je le danger ?

Je me couchai dans le vacarme habituel avec une migraine atroce en tâchant d'oublier ce curieux sentiment. Après avoir bu ma tisane, je décidai de lire quelques pages de mon livre pour chasser de mes pensées l'horrible moment que je venais de vivre et m'imprégner de l'atmosphère de mon roman. Je retrouvais avec bonheur le personnage qui me faisait rêver. Au bout de quelques instants, je sentais déjà le parfum de sa peau s'échapper du livre, comme l'effluve d'une fleur parfumée, et enivrer mes narines comme si, d'un moment à l'autre, l'homme allait se détacher du papier et se matérialiser devant moi. C'était si bon de penser à lui ; de l'imaginer réel.

C'est alors que j'entendis une petite voix... lointaine, qui semblait provenir du roman que je tenais entre les mains. Stupéfaite, je restai figée un instant, puis, hésitante, je me rapprochai et tendis l'oreille, consciente du ridicule de la situation. Soudain, je l'entendis de nouveau ! Le son, faible et hachuré, s'échappait des feuilles de papier et flottait dans l'air jusqu'à mes oreilles dubitatives avant de s'évanouir dans un silence presque tangible, me ramenant brusquement à la réalité.

- C'est impossible ! m'exclamai-je tout haut pour casser le silence pesant qui m'enveloppait et donner foi à l'existence de ma voix ; à la réalité matérielle du quotidien qui m'entourait.

Je n'y croyais pas, me rassurai-je pour éviter de conclure que je devenais folle. C'était tout simplement insensé, inexplicable !

Mais à peine avais-je terminé ma phrase que j'entendis de nouveau la voix captive du papier, appeler : Gabrielle... Gabrielle... appelait la voix masculine.

Soudain, je pris peur et me redressai d'un bon en jetant le livre au pied de mon lit, comme s'il était porteur de la peste bubonique. Puis, je ramenai très vite mes genoux contre ma poitrine, toute tremblante. Qui faisait cela ? Qui appelait Gabrielle, le prénom que j'affectionnais ? Qui savait ? Mon esprit me jouait-il des tours ? Dans la seconde qui suivit, prise de panique, je me levai vivement de mon lit et m'éloignai. Le dos collé au mur, j'étais pétrifiée.

Je n'arrivais pas à croire ce qui venait de se passer. Plongée dans une profonde appréhension, des gouttes de sueur perlaient le long de mes tempes. J'avais l'impression que le temps était en suspension autour de moi tandis que je redoutais un nouveau son. Mais la voix s'était tue. Je m'approchai alors prudemment du livre grand ouvert et c'est alors que je vis le pire ! Une lueur vacillante s'échappait du papier comme les vibrations d'une onde. Les mots noirs imprimés sur le papier blanc se mirent à trembloter et les phrases se brouillèrent. Était-ce le fruit de mon imagination ou la réalité ? Je ne savais plus, je vacillai sur mes jambes. Effrayée, mais poussé par la curiosité, je m'approchai plus près du livre pour l'examiner. Les deux pages remuaient en tous sens dans une ondulation fascinante qui m'attirait irrésistiblement, et la surface se mit à cloquer me donnant l'impression étrange que les personnages essayaient de se libérer du papier. La lueur diffuse

qui émanait du livre, lentement... progressivement... se propagea tout autour de moi et m'enveloppa de son aura comme si elle voulait me prendre, m'avalier, tandis que je l'observais ; fascinée ; me laissant faire, à la fois calme et égarée par l'irrationnel. Dès qu'elle m'eut nimbée de son voile lumineux, elle se posa un instant... flottante ; ondoyante ; puis se remit en mouvement, en sens inverse, pour retourner dans le livre. Mon cœur fit un bon énorme dans ma poitrine, car je compris ce qui allait se passer. Une certitude venait de s'ancrer en moi. J'allais être avalé !

Je sentais déjà une force agir sur moi. Elle me poussait vers le livre comme un vent violent silencieux, m'obligeant à avancer dans une lutte étouffée. Cette fois, je paniquai et voulus résister mais j'étais comme aspirée, incapable de me battre, de bouger mes membres sauf pour avancer. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent et je sentis ses pulsations tambouriner dans mes oreilles. La peur m'oppressait, je suffoquais ! Mon dieu, qu'allait-il se passer ? Quel était ce phénomène ? Ma vie touchait-elle à son terme ? me demandai-je, brusquement consciente de l'imminence d'un danger. J'eus soudain la désagréable impression de me vider de ma substance tandis que je voyais clairement mon corps se déformer, aspiré par le livre. Mes mains, mes bras, ma tête et mon buste s'allongeaient, horriblement étiré en fuseau. Mes pieds décollèrent du sol et je m'engouffrai tête la première dans le livre en lâchant un petit cri perçant.

Mon esprit chavirant se perdit alors dans les méandres d'un couloir tourbillonnant sans fin où je m'abandonnai, épuisée ; vidée. Je vis l'obscurité envahir ma vision et je fermai les paupières.

Lorsque je repris lentement connaissance, ma vue était floue et je me sentais faible, mais je pris conscience des parties intactes de mon corps, de ma matière. J'étais vivante ! Allongée sur un lit, un homme était penché sur moi. Je l'examinai attentivement. C'était lui ! Le personnage de mon roman, Fabian ! Je l'aurai reconnu entre mille. Son magnifique visage aux traits fins et à la peau de pêche avait gardé toute la pureté de l'enfance. Cette précieuse apparence enfantine qui animait son visage comme une étincelle captivante, uni à la maturité de l'homme, faisait de cette alliance un cocktail chavirant. Malgré l'invraisemblance du surnaturel et l'ahurissement de mon esprit, je ne me lassais pas de le regarder, savourant sa présence. Il était si près de moi, si ... vivant. J'étais à la fois livide et fascinée. Je n'osais pas ouvrir la bouche de peur qu'il s'évanouisse dans l'air comme un mirage tandis qu'il me dévisageait, de ses grands yeux verts, d'un air interrogateur. Il avait perçu mon trouble.

- Tu... tu vas mieux ? Pourquoi tu ne dis rien, tu as l'air bizarre ? me dit-t-il avec familiarité, comme si nous nous connaissions depuis vingt ans. Tu as perdu connaissance, tu n'es pas malade au moins ? s'inquiéta-t-il.
- Je... heu... non, je vais bien, juste de la fatigue, bafouillai-je en me redressant sur le lit pour me redonner un peu de prestance.

En fait, j'étais horriblement gênée.

- Ah... bon, je préfère ça, mais c'est tout de même inquiétant. Je veux que tu prennes rendez-vous chez le médecin le plus tôt possible, me dit-il d'une voix douce en déposant un baisé sur mes lèvres.

Sa bouche était veloutée et généreuse. Une vague d'émotion me submergea lorsque je sentis ses lèvres toucher les miennes mais ce fut plus fort que moi je tressaillis et ouvris des yeux aussi ronds que ceux d'une chouette. C'était si inattendu et je ne connaissais pas cet homme, si beau, soit-il. Qui était-il ? Où... pire, de quoi s'agissait-il ? Ces événements insolites me laissaient incrédules. J'avais tellement rêvée, communiqué avec des êtres imaginaires fait de papier que je n'étais plus sûre de rien,

sauf d'une chose... je déraisonnais, sans aucun doute ! Ma santé mentale me jouait des tours ! Ou bien tout cela n'était qu'un rêve. Un cauchemar ! D'ailleurs, je ne retrouvais toujours pas ma vision normale. Les contours de l'étranger assis auprès de moi étaient troubles et son image voilée, tremblotante. Tout ceci était très déconcertant. Je n'eus pas le temps de me poser plus de questions car je fus prise de vertiges et d'une terrible douleur abdominale qui finit par me faire perdre connaissance. Je me retrouvai au petit matin dans le décor familier de ma chambre.

Je me redressai vivement, stupéfaite, le visage en nage, et regardai fébrilement autour de moi en quête d'une réponse. Il n'y avait personne, j'étais seule. Je m'assis alors sur le rebord de mon lit, pensive et complètement abasourdie... Avais-je rêvé ? me demandai-je, anxieuse. J'avais pourtant conscience des faits comme si je les avais vécus la veille. Tout mon être était imprégné de cette réalité. J'avais rencontré cet homme ! Je caressai mes lèvres du bout des doigts et ressentais encore la sensation physique de sa bouche pressée contre la mienne mais une douleur tenaillait toujours mon ventre. Perplexe, je me levais et me forçai à chasser cette histoire envahissante de mes pensées. Mais mon esprit y revenait sans cesse. Elle semblait m'envouter...

J'étais en congé depuis plusieurs jours et, cloîtrée dans mes appartements, j'occupais tout mon temps à la lecture, ne descendant en bas que pour remonter des provisions ou préparer mon thé le matin et ma tisane le soir venu. Je vivais en ermite, mais en réalité, je n'étais plus seule car le phénomène se reproduisit soir après soir et je revis l'homme plusieurs fois. Il disait que nous nous connaissions depuis longtemps, que je vivais avec lui et que nous nous aimions. Il m'appelait Gabrielle... Cela me plaisait de l'entendre m'appeler ainsi. J'avais l'impression d'être une autre. J'étais charmée par les merveilleux souvenirs qu'il me racontait sur notre histoire d'amour. J'en avais tant besoin. Il était si beau et attendrissant. Il disait que nous avions fait l'amour mille fois dans notre vie. Mais je n'étais pas prête et je pensais plutôt que je devenais folle. Surtout que dernièrement j'étais assaillie par de curieuses impressions : un matin, aux aurores, je me réveillai avec le sentiment étrange d'avoir été déplacée dans la nuit ou d'avoir été transportée par quelqu'un... Étais-je somnambule ou y avait-il réellement quelqu'un qui pénétrait dans la maison et qui me voulait du mal ? Cette impression se répétait, chaque matin, inlassablement... elle me plongeait dans une profonde angoisse que j'avais du mal à supporter. Tandis que la nuit, je n'osais plus descendre dans les escaliers. Je me sentais traquée dans ma propre maison.

Le temps avait changé. Après les violents orages du mois de mai, le mois de juin était chaud. Un été torride s'annonçait. Il faisait lourd et nous étouffions dans la moiteur de la maison. Les escaliers en bois et le parquet, dont la vieille demeure était entièrement revêtue, retenaient la chaleur. L'atmosphère était suffocante. Le sulfureux Marius se baladait en jean et torse nu, exhibant sa belle musculature que je m'interdisais de regarder, et Annick s'affichait presque " à poil ", en négligé, sans aucune pudeur.

Un matin, après avoir pris une bonne douche, je décidai de descendre en bas pour y déguster un bon café et m'aérer la tête, j'en avais bien besoin. Je descendais rarement la journée, pour mes congés j'avais monté tout ce qu'il me fallait là-haut . En passant sur le palier des deux dégénérés, je jetai un œil. La porte était fermée et personne à l'horizon. Tant mieux. Je savais qu'ils étaient partis tous les deux, je les avais entendu quitter l'immeuble vers dix heures. Annick s'absentait souvent en ce moment, je me demandais ce qu'elle mijotait.

Ce n'était peut-être qu'une idée, pensais-je, mais le café que je m'étais préparé n'arrangea pas mon état, bien au contraire. Je me sentais toute engourdie et ma peau était si chaude que j'avais l'impression d'irradier, comme les rayons du soleil.

Après avoir paressé une demi-heure devant mon café, je repris nonchalamment le chemin des escaliers, les jambes flagadas. Parvenu au premier étage, je posai un pied nu sur le planché en bois du palier de ma demi-sœur et je me figeai, stupéfaite. La porte était grande ouverte. J'étais sûre que la porte était fermée tout à l'heure et qu'il n'y avait personne dans l'immeuble à par moi. Mais qui alors l'avait fermé ? Je m'effrayai en repensant au curieux sentiment que j'avais eu d'être observée lorsque je faisais mes petites ballades nocturnes dans les escaliers. Je tendis l'oreille et explorai nerveusement l'endroit. Je ne détectai rien de particulier. Aucun bruit, aucun mouvement. Tout était normal... Trop normal ! Car à cet instant précis une effroyable certitude me tortura l'esprit. Quelqu'un ou... quelque chose, m'épiait caché dans un des renforcements obscurs de la maison haute. Une tension extrêmement angoissante s'abattit sur mes épaules et me conseilla intelligemment de remonter rapidement dans ma chambre. Je tournai aussitôt les talons et me précipitai chancelante dans les escaliers car ma vision me jouait des tours, quand soudain, un homme jaillit comme un diable de sous l'escalier et me sauta sur le dos, m'enserrant le cou d'un bras puissant. Je poussai un cri et fis un bon hallucinant tandis que la peur me glaçait les os. Je me débattis féroce et tournais la tête en tout sens pour apercevoir mon agresseur. Mon dieu, c'était Marius !

- Mais qu'est-ce qui te prends ? Tu es complètement cinglé ! Pourquoi tu fais ça ? Lâche-moi, voyons ! haletai-je, la voix étranglée, en luttant pour me dégager de son emprise musclé.
- Arrête de te débattre, petit chat sauvage... chuchota-t-il d'une voix fébrile.

Son corps était chaud ; brûlant. Je devinais son excitation. J'entendais sa respiration saccadée et je sentais son souffle dans mon cou. Il posa une main sur ma poitrine, côté cœur, et je tressaillis à l'idée de ce qu'il pourrait faire de moi. Mon cœur battait à tout rompre dans sa cage thoracique .

- N'ai pas peur petit chaton... susurra-t-il doucement à mon oreille, je ne te ferai aucun mal. Je voulais juste t'approcher, sentir ta peau... Tu es si belle, fragile... délicate.

A quoi jouait-il ? Je ne comprenais plus rien.

- Méfie-toi de ta sœur. Crus-je entendre au moment même où il me repoussait, las de s'amuser.
- Qu'as-tu dit ? demandai-je sidérée en me retournant.
- Rien de très intéressant.
- Si ! insistai-je, en colère et désireuse de savoir, tu as parlé de ma sœur !
- Oublie. Tu as dû mal entendre. Tu ferais mieux de remonter avant que je ne change d'avis sur ton sort. Prévint-il en plantant ses yeux bleus pétillants et terriblement déconcertant au creux des miens comme s'il voulait me faire comprendre quelque chose.

Je fus surprise de l'entendre parler avec raison et intelligence. Toutes mes craintes s'étaient dissipées. C'était la première fois que je me trouvais aussi prêt de lui et que nous nous regardions réellement. C'était étrange, j'avais l'impression de ne pas avoir affaire à la même personne. Je découvris ses yeux d'un bleu intense. Ils reflétaient une sincérité qui me troubla profondément car elle ne collait pas avec le personnage que je connaissais. Il me dévisagea d'un drôle de regard et je vis une lueur de ravissement passer dans ses beaux yeux. Puis une sorte de remord décomposa son visage ce qui provoqua une vive émotion en moi. Que voulait-il me dire ? Que voulait-il me faire comprendre ?

- Fais ce que je te dis, remonte la haut ! m'ordonna-t-il en voyant mon hésitation et mon incompréhension.

Puis il tourna nonchalamment les talons de sa démarche décontractée et disparut dans l'appartement d'Annick. La porte se referma, me laissant perplexe.

Le soir venu, je repensai à la scène que j'avais vécue. J'étais tourmentée par ce qu'il m'avait dit, car il me l'avait bien dit, j'en étais pratiquement sûre. Je ne comprenais plus et je ne savais plus qui était Marius. Je ne pouvais le concevoir autrement que brutal et demeuré mais son regard et son attitude de ce matin m'avait révélé un autre homme. Je l'envisageais autrement. Il y avait pire : je m'inquiétais pour ma santé mentale. Ces temps-ci, je percevais le monde de façon inhabituelle comme si ma conscience se modifiait. Je perdais le sens des réalités. Je voyais les choses et les gens en double ou en triple et leur image gondolait sous mes yeux. J'étais à la fois indolente et sous pression psychique, comme une bombe prête à exploser. Je pensais, pensais, pensais... je commençais à croire que l'on me voulait du mal, que quelqu'un ou quelque chose me manipulait. Me droguait-on ? Était-ce la chose ou l'homme qui m'épiait la nuit dans l'ombre de la maison ? Où peut-être Marius ?

Fatiguée, je me couchai et en ouvrant mon livre, je ne fus pas étonnée d'entendre la petite voix m'appeler. Mon esprit chavirant savait que ce n'était pas rationnel à l'instar de mes pertes d'équilibre, des douleurs abdominales qui me tenaillaient le ventre et de ma vision qui ne s'arrangeait vraiment pas. Les images se multipliaient devant mes yeux comme si je regardais dans un kaléidoscope et je m'effrayais de cette aggravation. Pourtant, je me laissai aspirer par le livre et je me retrouvai comme par magie auprès de Fabian qui ne comprenait pas pourquoi je ne me souvenais pas de lui, de notre rencontre. Je lui racontai ma vie à la maison avec Annick et Marius et la façon dont je parvenais jusqu'à lui en espérant qu'il aurait une raison logique à me donner. J'étais si désespérée. Mais il me regarda sans comprendre avec de grands yeux consternés, comme si j'étais une petite fille malade qui avait besoin d'aide, puis une lueur de compassion passa dans ses yeux, ce qui me plut car j'avais envie de me blottir dans les bras de quelqu'un et ne plus penser. Jamais. Mais son visage tourmenté me fit comprendre que j'étais parvenu aux portes de la démence ce qui me précipita dans le ravin. J'étais accablée, anéantie. Personne ne savait. Personne ne pouvait m'aider. Fabian m'affirmait que je ne le quittais pas, que nous vivions ensemble jour et nuit dans son appartement depuis que nous nous étions retrouvés. Cependant, il m'expliqua que j'avais des pertes de conscience de plus en plus fréquentes et que cela commençait à le préoccuper sérieusement. Était-ce vrai ? J'étais peut-être réellement malade. Cela expliquerait une partie de mes troubles.

- Ne te préoccupe plus de tout cela. Tu es certainement très fatiguée, tu as mauvaise mine, tu as dû attraper quelque chose. Nous consulterons un médecin dès que tu t'en sentiras capable. En attendant fais un effort, essaye de te rappeler ! Insista-t-il avec délicatesse comme s'il voulait me ramener à la raison. J'aimerais reprendre le cours normal de notre histoire et que tout redevienne comme avant. Je t'aime tant, tu sais !

Je l'écoutai et je cherchai " notre histoire " dans ma mémoire défaillante mais seul le récit du livre me revenait. Je voulais croire en lui, croire à ses promesses et lui faire confiance, cette idée me plaisait, cependant, tout me semblait faux et irréel. Comment aurais-je pu croire en un homme sorti tout droit d'un livre ? Comment m'expliquer cette réalité surnaturelle ?

Au cours de nos nombreuses rencontres, parfois je l'observais sans qu'il me voit et je découvrais une autre personne, un autre homme. Pas aussi bienveillant, pas aussi vrai, comme s'il se composait un visage pour entrer dans le moule, pour me convenir, me plaire et m'appâter. Cela m'effrayait. Je ne me sentais pas en sécurité. Tout le charme de notre première rencontre s'était évanoui, pourtant

j'étais si las et vulnérable que je m'abandonnai dans ses bras lorsqu'il m'enlaça tendrement et chercha ma bouche. Il déboutonna mon corsage mais je me sentis gênée, mal à l'aise alors que j'aurai dû ressentir du plaisir. Ma respiration s'accéléra et je sentis le malaise monter en moi. Je n'avais plus qu'une envie, le repousser. Il glissa une main chaude sur ma taille et je devinai l'hésitation et l'embarras dans ses gestes. Je ne reconnaissais pas cette bouche ni ces mains. J'ouvris brusquement de grands yeux tandis qu'il m'embrassait. Les traits de son visage étaient crispés, ils reflétaient la simulation, la contrainte ! Cela me glaça les veines. Mensonge ! Je ne connaissais pas cet homme et il ne me connaissait pas. Ce qu'il disait était faux ! Nous n'avions jamais fait l'amour ensemble. Mais qui était-il alors ? Et pourquoi ressemblait-il tant à Fabian, le héros de mon livre ? Toute tremblante, je le repoussai et m'éloignai de lui, à la fois confuse et horrifiée.

- Que ce passe-t-il ? me demanda-t-il sur un ton patient en étirant ses lèvres d'un sourire affable.

Il avait repris son masque, celui de l'imposture !

- Je... je suis désolé... je... je ne me sens pas bien, bafouillais-je.
- Ce n'est pas grave, prends tout ton temps mon amour... nous avons toute la vie devant nous, me répondit-il d'une voix pleine d'indulgence en affichant de nouveau un sourire complaisant en vue de me plaire, peu sincère.

Toutes ses paroles bienveillantes sonnaient si faux que je m'effrayais de ses intentions. Derrière l'agneau, un loup se cachait. Que me voulait-il ? Cette évidence soudaine me paralysa et la peur s'empara de moi face à cet individu qui était si prêt de moi. Je me sentais toute chaude, bouillonnante, et des gouttes de sueur perlaient le long de mes tempes tandis qu'il observait mon visage les yeux plissés, auscultant mes traits pour y déceler mes pensées. Heureusement le calvaire s'arrêta là, car la panique coincée dans mon corps s'intensifia face à son regard inquisiteur et je suffoquai en silence jusqu'à en perdre connaissance. Lorsque je repris conscience, j'étais allongée sur mon lit dans ma chambre. L'aube naissante s'étalait dans toute sa splendeur devant mes fenêtres. Je tournai la tête et la contemplai, las, épuisée ; malade.

Une demie heure plus tard, je m'obligeai à me lever et je descendis en bas, vacillante et en déshabillé, je n'avais plus la force d'enfiler quoi que ce soit. De tout façon, avec les nuits de folie qu'ils passaient, Marius et Annick cuvaient certainement leur vin vautrés l'un sur l'autre dans un sommeil de plomb, j'avais donc la maison pour moi toute seule. Dans la cuisine endormie je fis chauffer la bouilloire pour me préparer un thé bien fort. Mais au bout de dix minutes...

- Ils vont venir te chercher ce soir ! raisonna brusquement une voix derrière moi en brisant le silence de la cuisine.

Je sursautai et me retournai vivement. C'était Marius. Il me fit peur, car je sentis qu'il était dans la pièce depuis un long moment et je ne m'en étais pas aperçue.

- Qui ça ? Qui va venir me chercher ? répondis-je sur un ton agressif.

J'étais au bord de la crise de nerf, épuisée, malade, et exaspérée, je me sentais prête à lui sauter à la figure comme un chien enragé au moindre faux pas.

- Je ne peux pas t'en dire plus pour le moment, mais tiens toi prête ! prévint-il.
- Me tenir prête à quoi ? répliquai-je hargneuse et la voix pleine de reproche, je n'ai pas l'intention de t'obéir ! Ce que tu dis ou ce que tu penses est le cadet de mes soucis ! Fou-moi la paix !

L'animosité dont je faisais preuve à son égard ne l'impressionnait absolument pas. Tandis que je lui crachais mes mots au visage en tremblant d'émotion, il restait tranquillement planté devant moi, torse nu et mains fourrées dans les poches. Son regard bleu impénétrable analysait calmement mon comportement et mes réactions, à l'instar d'un policier véreux. On eut dit qu'il évaluait mon potentiel ou calculait mes chances de survie. Sa maîtrise et son parfait sang-froid me dominaient largement et je me sentais vulnérable, à la merci du traqueur.

- Fais ce que tu veux, mais si tu veux rester en vie, suis mes conseils ! me répondit-il avec détachement.

Ces derniers mots me cinglèrent l'esprit comme un coup de fouet. Mon cerveau embué n'en comprenait pas le sens, mais ils mettaient en évidence des révélations qui réveillaient ma raison endormie et mes facultés à réfléchir.

- Que veux-tu dire ? lançais-je avec méfiance.

Le brusque sifflement de la bouilloire me fit sursauter et je me retournai promptement avant de me précipiter vers la cuisinière pour ôter le récipient en métal gris de la bouche à gaze et mettre fin à cette plainte infernale qui emplissait mes oreilles. J'ignorai délibérément Marius posté derrière moi et commençai à verser tranquillement l'eau bouillante sur mon sachet de thé. Puis, laissant infuser, je me retournai pour lui faire face, plus insolente que jamais. J'étais adossée à la cuisine, mes épaules étaient renvoyées en arrière et mes mains appuyées sur le rebord du meuble, comme si j'étais prête à faire feu. Ma tête était légèrement penchée sur le côté et j'affichais une expression appuyée pour lui faire comprendre mon impatience et mon désir de le voir quitter la pièce.

Depuis un bon moment déjà, je sentais que j'avais changé. Un vent de révolte soufflait dans ma tête. Je n'étais plus la même. J'étais plus rebelle et provocante. La tension qui régnait dans la maison me démolissait jour après jour et me rendait agressive. Je ne me reconnaissais plus. Mais Marius ne s'émotionna pas le moins du monde de mon attitude, bien au contraire, cela sembla lui plaire.

Il s'approcha doucement de moi avec un petit sourire malin aux lèvres, comme le chasseur tranquille qui avance silencieusement vers sa proie, pour ne pas l'effrayer. Soudain, je me figeai, intimidée par sa proximité. Il était si près de moi que je pouvais voir, comme je ne l'avais jamais vu auparavant, ses traits délicieusement fins et secs sous son teint hâlé. Il était d'une beauté sombre et inquiétante. Ce fut plus fort que moi, je baissai les yeux et balayai son corps du regard, attiré par ce torse nu imposant, dressé à quelques centimètres de moi. Sa belle musculature saillait sous sa peau bronzée et je sentais la chaleur de son corps irradier. Il planta son regard bleu imperturbable dans le mien et détailla mon visage d'une manière appréciative, à la fois douce et sauvage, qui me fit frémir. Puis il quitta mon visage et son regard indiscret descendit doucement sur mon corps dévêtu qu'il explora comme une caresse. Je le vis détailler mes seins menus sous mon déshabillé et mon cœur s'emballa légèrement, accélérant le rythme de ma respiration. Ses yeux s'attardèrent sur la courbe de mes hanches, puis il admira mes longues jambes. Cette façon de me regarder me donna l'impression de lui appartenir et je me surpris à aimer cela. Je n'avais jamais ressenti pareil sensation. Mon dieu que m'arrivait-il ! Que me faisait-il ! Je l'observais éblouie et confondue, et

lorsqu'il releva lentement la tête et ancrâ de nouveau son regard audacieux au creux du mien, ses yeux me révélèrent un autre homme, j'eus l'impression, l'espace d'une seconde, de déceler sa vraie personnalité, dévêtue de tout mensonge, mise à nue. C'était un homme devenu vulnérable dû à ma présence, un homme loyal et authentique. J'étais complètement désemparée, je ne savais plus quoi penser de lui. J'étais follement troublée.

Pour me calmer et me donner un peu de contenance, je me détachai de son emprise fascinante et détournai la tête pour la porter vers ma tasse de thé fumante posée sur le meuble de cuisine en pivotant sur ma gauche, laissant intentionnellement Marius de côté. Après m'être débarrassée du sachet avec des gestes volontairement lents, je fis tomber un sucre et tournai lentement ma cuillère. Je sentais Marius derrière mon dos qui observait mes mouvements. Je me retournai et tout en le regardant avec insistance pour lui faire comprendre que je voulais qu'il parte, je montai la tasse à ma bouche.

– Ne bois pas ça, me prévint-il d'un ton ferme et sûr.

Le sens de ses mots et la menace de sa voix me fit soudainement flipper. Stupéfaite, je le dévisageai, l'air déconcerté, puis je baissai les yeux sur ma tasse, examinant son contenu brûlant et le rebord blanc en porcelaine délicate. Tous deux enflaient et battaient comme un cœur devant mon regard souffrant et mon esprit malade. Ils semblaient me sauter à la figure comme une énorme menace qui résumait mon état. Une angoisse incontrôlable m'envahissait peu à peu.

- Pour... pourquoi ? Y a-t-il quelque chose dedans ? réussis-je à articuler d'une voix blanche.
- Fais ce que je te dis, non de dieu, et cesse de discuter ! Tu es quelqu'un d'affreusement bornée, en fin de compte ! lança-t-il agacé en haussant un peu la voix.

Il me fit sursauter.

- Ce que tu insinues est grotesque, je refuse de te croire ! me révoltai-je, sur la défensive.
- Comment te sens-tu en ce moment ? avança-t-il pour toute réponse, d'une voix calme mais assez énigmatique pour me faire réaliser.
- je... je... hésitai-je, pas très bien en effet. Mais c'est passager, je vais reprendre le dessus !
- Non, pas si tu bois ceci. Débarrasse-toi de cette tasse et ne touche plus à l'eau de la bouilloire, sous aucun prétexte ! Ni ce soir, ni demain, ni les jours suivants. Insista-t-il le plus naturellement du monde.

Ne lui fais pas confiance me disait une petite voix dans ma tête. Mais il était si sûr de lui, si sûr de ce qu'il disait et il utilisait un langage courant, presque soutenu parfois, qui n'avait plus rien à voir avec le dégénéré que je connaissais. Devais-je le croire ? Avait-il joué un rôle ? En le regardant j'avais du mal à distinguer le vrai du faux et le bien du mal. Il persistait en lui une pointe de danger qui me faisait hésiter. Pourtant, après un long face à face passé à essayer de disséquer ses pensées au creux de ces yeux étonnamment bleu, je décidai de me fier à lui et jetai le liquide jaunâtre dans l'évier sous le regard impassible de Marius. Puis il avança lentement vers moi.

- Très bien... suis mon plan à la lettre et tout se passera bien, chuchota-il au creux de mon oreille avec une douceur envoutante, en se rapprochant volontairement au plus près de moi, (sa joue touchait sciemment la mienne et je sentis la chaleur de sa peau et son

parfum enivrer mes sens. Le faisait-il exprès ? s'amusait-il avec moi ? Mon cœur se serra. Je n'avais pas l'habitude de jouer à ces petits jeux. Il fallait que quelqu'un m'éclaire avant que je ne sombre dans la folie pure. Ce qui ne saurait tarder !) ce soir lorsqu'ils viendront te chercher...

- Mais qui va venir me ch...
- Tais-toi et écoute-moi. Me coupa-t-il d'une voix impérieuse, légèrement agacé. Lorsqu'ils viendront te chercher, reprit-il, patiemment, fais semblant de dormir profondément et écoute attentivement ce qui se dit, tu comprendras. Ensuite, sois sur tes gardes, mais fais en sorte de rester naturelle. Soit comme d'habitude. File maintenant !

Je n'étais pas tranquille. L'inquiétude me gagnait, il m'avait plongé dans la crainte et l'égarement. J'étais raide comme un piquet et je tremblais de tous mes membres. Il prit conscience de mon trouble.

- N' aie pas peur, je ne serais pas loin. Me dit-il pour me rassurer tandis que je m'éloignais le pas hésitant.

Il me regarda quitter la cuisine et reprendre le chemin de l'escalier... et je me retournai, sous le charme et intriguée par cet individu aux multiples facettes. Il était adossé à la cuisine, les mains dans les poches, l'air incroyablement confiant et détaché... si calme. Mais qui était-il ? Me demandais-je, perplexe.

- Va... m'encouragea-t-il.

Le soir venu, vers vingt-trois heures, je me couchai comme d'habitude comme me l'avait dit Marius, après avoir fermé ma porte à clé et sans avoir bu mon tilleul. Puis j'attendis allongée, les yeux grands ouverts. Je n'avais pas ouvert mon livre et je le regardais fixement, posé sur ma table de nuit, étonnée qu'il ne bouge pas. Rien ne se passait. Aucune voix masculine ne s'échappait du livre pour m'appeler. Intriguée, je m'en emparai et l'ouvris. Les mots d'imprimerie noirs, tranchaient sur le papier blanc. Ils étaient clairs et nets et ils ne vacillaient pas. Je parcourus quelques lignes puis quelques pages, mais à mon grand étonnement rien d'anormal ne se produisait. Parallèlement à cela, alors que j' étais dans un état proche de la mort pas plus tard qu'hier, je me sentais déjà un peu mieux.

Soudain, je quittai les yeux du livre et prêtai l'oreille. J'entendais du bruit dans les profondeurs de la maison. Le parquet craquait. Quelqu'un montait les escaliers à pas de velours. Vite, je refermai silencieusement le livre et le reposai doucement sur la table de nuit, puis je restai allongée sur mon lit, immobile. Mes yeux grands écarquillés et épouvantés semblaient scruter le plafond. En réalité, j'étais à l'affut du moindre bruit et j'essayai de calmer les battements de mon cœur qui s'accéléraient à mesure que les pas gravissaient lentement les escaliers et se rapprochaient inexorablement de mon palier. Lorsque le silence se fit, je sus que quelqu'un était là, postés derrière ma porte. Mais qui était-ce et que me voulait-il ? Où était Marius ? Je fermai brusquement les yeux et fis semblant de dormir profondément mais mes paupières closes étaient affreusement crispées. Alors je fis un effort pour me détendre en me disant que, qui que ce soit, il ne pourrait pas pénétrer chez moi, car ma porte était fermée à double tour et la distance qui séparait ma chambre de la cuisine, ma pièce de vie, me rassurait tant, soit peu. L'espace entre les deux me tenait éloignée de cet individu. Cependant, je n'avais qu'une envie, me lever et me cacher, mais je résistai. Je devais suivre le plan de Marius parce que je voulais rester en vie (si ce qu'il avait dit était vrai) et je voulais savoir ce qui se tramait dans cette maison.

Soudain, j'entendis des chuchotements derrière la porte. Cela m'effraya. Ils étaient deux. Les voix étouffées me parvenaient difficilement quand... je les entendis clairement :

- Tu n'es pas obligé de chuchoter, comme ça ! Tu peux parler plus fort ! gronda une voix rocailleuse que brusquement je reconnus et qui me bouleversa. N'aie aucune crainte, j'ai doublé la dose dans la bouilloire. Si tu veux mon avis elle doit être complètement shootée. Encore deux ou trois tilleuls de ce genre et la question sera réglée !

J'avais du mal à en croire mes oreilles. C'était la voix d'Annick ! La voix de ma propre sœur ! Quelle horrible manigance préparait-elle ? Et qu'avait-elle mis dans mon tilleul ? Voulait-elle ma mort ? J'étais sous le choc.

- Tu as bien réfléchi, tu es bien sûre que c'est ce que tu veux ? demanda l'autre voix qui chuchotait encore. Avec la quantité de substances toxique qu'elle a ingurgitée, dans quelques jours à peine, nous ne pourrons plus faire marche arrière.

J'avais du mal à reconnaître l'autre voix, quand une évidence me traversa l'esprit ! La voix de l'inconnu était masculine. Il n'y avait qu'un homme dans la maison : Marius. Le traître ! Le fourbe ! Comment avait-il pu me tromper à ce point ? Je le savais, je n'aurais pas dû lui faire confiance ! Qu'allais-je faire à présent ? Je réfléchissais à toute vitesse tandis que pris de panique, des gouttes du sueur coulaient le long de mes tempes. Si l'homme était bien Marius, peut-être que cela faisait partie de son plan. Il fallait probablement que j'attende ? De toute façon, je n'avais plus le choix. Je ne pouvais plus m'enfuir, il n'y avait aucune issue.

- Bien sûre que c'est ce que je veux ! Tu te dégonfles ? Tu ne veux quand même pas abandonner maintenant, après toute cette comédie, tout ce travail ! Nous sommes si prêt du but !
- Non ! Ce n'est pas ce que j'ai dit, je suis avec toi et tu le sais ! Je te suivrai jusqu'au bout. Comment peux-tu douter de moi après tout les sacrifices que j'ai faits pour toi ? Je veux ce que tu désires. Tu es ma priorité... je t'aime tant mon amour...
- bien... très bien... approuva Annick sur un ton faussement doux (je la connaissais si bien). Ce qui m'importe pour le moment, c'est de mener notre plan à bien, alors il faut agir dès maintenant et passer à l'action ! continua-t-elle d'une voix plus féroce, un timbre qui lui correspondait mieux.
- Et l'argent ? interrogea la voix masculine. Comment ferons-nous pour récupérer l'argent ?
- Ne te préoccupe pas de cela pour le moment ! J'ai tout prévu. Répliqua Annick.

L'argent ? Quel argent ?

- Entrons maintenant...

Je les entendis cafouiller à la serrure... puis la poignée tourna lentement... et la porte s'entrouvrit dans un grincement épouvantable. Mon cœur battait beaucoup trop vite. Je sentais que les événements allaient se précipiter, j'étais horrifiée. Je fis appel à toute ma concentration pour oublier leur présence dans la pièce d'à côté et je me forçai à penser à autre chose tandis que je les entendais se rapprocher de ma chambre à pas feutrés. Le danger était imminent. Pourtant, je ne sus si c'était grâce à l'instinct de survie qui est en chacun de nous ou à la volonté de les tromper pour pouvoir

mieux leur nuire, ou encore... pensais-je simplement à sauver ma vie, mais mes paupières se relâchèrent enfin, tous les muscles de mon corps se décontractèrent et mon cœur s'arrêta de battre. Comme si j'avais cessé de vivre. J'étais presque évanouie ; inconsciente... à leurs yeux.

Par prudence ou par habitude, ils se remirent à chuchoter. Je ne les voyais pas, tout était noir sous mes paupières closes, mais je devinais leur présence. Ils se déplaçaient autour de moi. Ils étaient en mouvement... lent... rodant autour de mon lit. Je sentais l'air chaud circuler dans la pièce dans un léger va-et-vient et balayer la surface de mon visage. Bientôt, je perçus une chaleur effleurer ma peau et je sus que l'homme m'examinait car je sentais son souffle au-dessus de mon visage.

- Cesse de la regarder, ça ne sert à rien ! grogna Annick. Tu vois bien qu'elle a perdu connaissance ! Allons-y, ne perdons pas de temps ! Prends-la par les bras, je la prends par les pieds ! Nous allons la transporter jusqu'à chez toi.
- Attends un peu, tu es certaine qu'elle est dans les vapes ? demanda clairement l'homme sur un ton suspicieux. (Han ! Cette voix, ce timbre ! Ils résonnèrent dans mes oreilles comme dans un horrible cauchemar. Je les connaissais, je savais à qui ils appartenaient, et cela me pétrifia ! C'était la voix de Fabian ! Il était de mèche avec elle depuis le début) Il faut accélérer le plan, continua-t-il, tout en m'observant attentivement, (Son regard malintentionné auscultait minutieusement mon visage, je le sentais. Ma respiration était lente. Je ne cillais pas.) je pense qu'elle se doute de quelque chose. La dernière fois que nous nous sommes vus, elle m'a confiée qu'elle n'était pas tranquille, elle m'a dit qu'il se passait des choses étranges dans la maison. Je suis sûr qu'elle sait ! Ça devient trop dangereux !
- Ne t'inquiète pas pour ça, ça n'a plus d'importance, c'est la fin ! Tout est bientôt terminé pour elle.
- Tu dis ça tous les jours, renchérit Fabian, (si Fabian était son vrai prénom ce dont je doutais fort) mais elle est encore vivante aujourd'hui et elle sera encore vivante demain ! J'en ai mare ! Ce n'est pas toi qui es obligé de jouer ce rôle de niais avec ELLE !

Je sentis un brusque mouvement d'air. Il m'avait férocement braqué de son index.

- Et alors, que veux-tu que je te dise Vincent ! s'emporta Annick en vociférant. (il s'appelait donc Vincent) Ça ne se passe pas comme je l'avais prévu, il y a des mois qu'elle aurait dû mourir ! Elle est plus coriace que je ne le pensais ! Tu as une autre solution à me suggérer, peut-être ? On l'élimine maintenant, c'est ça que tu veux ?
- Oui, c'est ce que je veux ! s'écria Fabian parvenu au comble de l'énervement, nous avons assez attendu, nous nous en débarrassons ce soir et nous irons réclamer l'argent de ta mère dans la semaine ! proposa-t-il.
- Espèce d'abruti dégénéré ! l'injuria Annick, exaspérée par son manque de réflexion (je sentais qu'elle avait du mal à maîtriser sa colère, la tension montait) C'est vraiment vide dans ta tête, hein ! Ça ne se passe pas comme ça ! C'est un héritage, insista-t-elle sur le ton de l'impatience, nous devons attendre et encore attendre, très longtemps, pour que personne n'ai de soupçons ! En aucun cas nous ne devons nous précipiter ! Nous devons d'abord organiser les funérailles de cette PAUVRE Violaine et y assister, en larmes, bien entendu ! Je n'ai jamais mis Violaine au courant mais le notaire véreux, qui est un grand ami à moi et à qui j'accorde certaine faveur, précisa-t-elle avec un sourire coquin dans la voix, a tout prévu. Il n'attend plus que nous. Il prendra son pourcentage, évidemment ! Nous devons être prudents et patients ! Es-tu capable de comprendre cela ? demanda-t-elle sur un ton railleur.

C'était donc cela ! Notre mère avait laissé un héritage et je l'ignorais. Annick me l'avait caché, peut-être même avec l'accord de ma mère le jour de sa mort car je n'en avais jamais rien su, et elle voulait me supprimer pour toucher le magot. La saleté ! La vipère !

- Je t'interdis de me parler sur ce ton ! protesta Fabian très en colère. Tu t'es bien gardée de m'expliquer tout ça le soir où je t'ai rencontré dans ce bar à PUTE ! reprocha-t-il avec amertume.
- Je n'ai fréquenté ces bars que pour me dénicher un coco dans ton genre figure toi, imbécile ! cria-t-elle.

Encore dix minutes comme ça et avec un peu de chance, ils allaient s'entretuer.

- D'accord, d'accord... calmons-nous, ce n'est pas le moment de nous fâcher, abandonna Fabian en se radoucissant, la voix fielleuse. (ils étaient aussi sournois l'un que l'autre) Mais puisqu'il en est ainsi, finissons-en MAINTENANT avec elle !

Mon sang se figea dans mes veines. J'avais envie de me lever brusquement et de m'enfuir en courant. Mais j'étais encore si faible.

- Très bien approuva Annick sans le moindre remords. Lorsque tout sera terminé, nous fouillerons sa chambre de fond en comble et je brûlerai son journal intime. Elle y mentionne nos noms et celui de Marius et y confie aussi ses doutes à notre propos. Tout doit disparaître ! Le livre aussi, on ne sait jamais. Aucune preuve ne doit mener jusqu'à nous ! Je m'occuperai de faire disparaître la poudre d'arsenic et l'hallucinogène. Tu balanceras aussi la bouilloire !

Mon dieu ! Quelle horreur ! J'avais du mal à réprimer mes émotions en découvrant toute l'abomination de leur plan monstrueux. Comment avait-elle pu préméditer un projet aussi diabolique, elle, ma propre sœur !

Tout était clair à présent. Elle avait mis sur pied un véritable complot pour m'assassiner en m'empoisonnant chaque jour, d'où mes nombreux malaises, et en me droguant avec un hallucinogène. Le livre, les personnages qui prenaient vie, la voix qui m'appelait, tout était dans ma tête. Elle s'était servie de mon journal intime pour avoir toutes ces informations. Elle s'était même dégoté un lascar qui ressemblait trait pour trait à Fabian pour la seconder et me manipuler ; m'enfoncer dans mon délire et m'empêcher de réagir. Pourriture ! Pourriture ! Pourriture !

- Ce sera fait ! répliqua Fabien sur un ton rageur. Tu veux que je me charge d'elle ?
- Non... je vais le faire, murmura Annick après hésitation, en posant un regard sur moi, je le sentis. (J'avais beau faire fonctionner mes neurones à grande vitesse, je ne savais pas comment me sortir de ce guépier. Je paniquai. Mon cœur s'emballait dans ma poitrine.) Je ne veux pas qu'elle souffre, c'est ma sœur après tout...

Tu parles ! Si elle croit que je vais me laisser faire, elle se fourre le doigt dans l'œil !

- Sors ! ordonna-t-elle.

Et Fabien s'exécuta.

Alors... sous mes paupières mi-closes, je la vis se diriger vers le divan de ma chambre et se saisir du plus gros des coussins. Puis elle se rapprocha de moi, à pas lents et mesurés, me fixant de ses yeux malfaisants, injectés de sang, et enserrant le gros coussin à deux mains. Ma respiration s'accéléra, mon cœur allait éclater dans ma poitrine ! Annick leva lentement le coussin au-dessus de sa tête, prête à frapper pour m'étouffer. Elle était en sueur, son mascara dégoulinait de ses yeux bleus vitreux et son visage effroyable était défiguré par la haine et l'emprise de l'alcool. J'étais prête à lui envoyer un coup de poing en pleine figure, je n'étais pas au mieux de ma forme mais l'effet de surprise jouerait en ma faveur, quand j'entendis des éclats de voix. Annick tourna brusquement la tête comme une bête féroce à l'affut.

– Mais qu'est-ce que vous faites ? entendis-je.

Mon dieu, c'était la voix de Marius !

- Ce que nous avons à faire ! Ne te mêle pas de ça ! répliqua Fabian sur un ton hargneux.
- Ce n'était pas prévu comme ça ! Nous devons attendre encore ! Respecter le plan ! commanda Marius.
- Il n'y a plus de plan, c'est terminé tout ça ! décréta Fabian.
- Écarte-toi ! odonna Marius sur un ton impatient.
- Non ! C'est inutile, c'est déjà fait, tout est fini pour elle !

Les deux hommes se querellaient bruyamment sur le pallier. Le vacarme s'amplifia subitement et je compris qu'ils s'affrontaient dans la pièce d'à côté. Annick en fut déstabiliser et elle arrêta son geste. Quand soudain, la porte s'ouvrit à la volée, défoncée par la violence des deux hommes en pleine bagarre. Pris de panique, Annick jeta des regards affolés, ne sachant plus quoi faire et hésitant à terminer le boulot. Mais elle se ravisa bien vite et brandit rageusement l'oreiller au-dessus de ma tête. Je repliai brusquement mes jambes sur moi et lui envoyai violemment mes deux pieds dans le ventre. La violence du coup lui coupa le souffle. Elle se plia en deux et hurla de douleur. Dans la confusion la plus totale et le tumulte de la bagarre, je tentai de me relever et eu le temps d'apercevoir Marius au sol, toujours aux prises avec Fabian. Marius, qui avait le dessus, empoigna Fabian par le col de sa chemise et le remit debout. Il vacillait et ne tenait plus sur ses jambes, alors Marius le pulvérisa littéralement de coups de poings. Ses coups étaient puissants, secs et rapides. Fabian était pitoyable, le dos courbé, les épaules voûtées et les bras ballants. Emportée par la rage, Annick ramassa le coussin et revint à la charge en beuglant comme un animal en furie. Elle se rua sur moi, alors que je chancelais près du lit. Elle abattit sauvagement l'oreiller sur ma tête, ce qui eut pour effet de me plaquer brutalement sur le lit. A califourchon sur moi, Annick était toute puissante. Sentant le coussin écraser mon visage, je paniquai et me débattis de toutes mes forces en hurlant des appels à l'aide, étouffés par l'oreiller. Je balançai alors de violents coups de genoux dans le dos de ma sœur mais je la sentais à peine bouger, elle ondulait grassement comme si elle eut été assise sur un cheval au trop. Dans un dernier espoir je tentai d'agripper son visage que je griffai atrocement et empoignai sa tignasse que j'arrachai à pleine main. Lorsque j'arrivai enfin à dégager un court instant mon visage du coussin je découvris l'effroyable figure de ma sœur, en sang ; hideuse ; défigurée par les grimaces de l'effort et de la haine. Une lueur de folie animait son regard. Pleine de hargne, elle exerça plusieurs pressions sur le coussin et je fus bientôt dans le noir le plus complet. Le coussin bouchait mes narines, l'oxygène me manquait et mes dernières forces me quittaient. Mon corps cessa lentement de s'agiter et un silence assourdissant prit place dans mon esprit. La vie me quittait...

C'est alors que le poids exercé sur l'oreiller s'envola comme par enchantement. Je pris une grande bouffée d'oxygène et retirai fébrilement le coussin. Épuisée et le regard hagard, je vis Marius agripper Annick par les épaules avec force et la tirer brutalement en arrière. Puis il empoigna sa chevelure de sorcière endiablée et, dans un élan monumental, l'envoya valdinguer contre le mur comme une vulgaire poupée de chiffon. Sa tête heurta violemment le mur dans un bruit sourd et son corps désarticulé glissa lentement contre le mur. Elle s'écroula au sol dans une position assise, la tête penchée sur le côté, la bouche grande ouverte et les jambes écartées. Elle ressemblait à une horrible poupée cassée, pleine de sang. Sans vie.

Marius se précipita vers moi et m'aida à me redresser tandis que Fabian se relevais péniblement, le visage tuméfié. Il nous regarda l'air à la fois égaré et épouvanté, puis jeta un coup d'œil sur le corps inerte d'Annick qui baignait dans une mare de sang, le crâne fracassé. Pris de panique, il s'élança tant bien que mal vers les escaliers et prit la fuite.

J'interrogeai Marius du regard.

- Ne t'inquiète pas, il n'ira pas bien loin. La police est prévenue, elle est en bas pour l'accueillir.
 - Ah bon... mais... mais... comment est-ce possible ? marmonnai-je stupéfaite.
 - Je suis inspecteur de police, m'annonça-t-il, et heureusement pour toi, je fréquente les mêmes bars que ta demi-sœur. Pas pour les mêmes raisons, évidemment.
 - Un policier ? m'exclamai-je, sous le choc.
 - Hé oui. Ce soir là j'étais en mission de filature en civil, m'expliqua-t-il, je pistais un malfrat quand ta sœur m'a accostée dans ce bar malfamé en me disant qu'elle était à la recherche d'un gars comme moi pour un travail particulier. J'avais remarqué qu'elle m'observait depuis un bon moment. Elle m'éclaira sur le genre de boulot qu'elle attendait de moi, à demi-mot car elle se méfiait. Au début, je ne savais pas si elle disait vrai ou si j'avais à faire à une illuminé alcoolisée. Mais son histoire m'intrigua alors j'ai joué le jeu pour satisfaire ma curiosité et pour être sûr de ne pas passer à côté d'une affaire de meurtre déguisé. Elle m'a donné rendez-vous le soir suivant dans ce même bar pour me présenter son complice et son amant Fabian qui s'appelle en réalité Vincent Desmonge, un personnage bien connu de nos services pour vol et escroquerie. Là, ça devenait sérieux ! Et ça collait franchement bien avec le genre de travail véreux que Vincent exécutait.
 - Pourquoi ne les avez-vous pas arrêté à ce moment là ? demandais-je incrédule.
 - Bien sûr, nous aurions pu, mais tout ça n'était que paroles et spéculations. Nous n'avions aucune preuve, nous ne pouvions procéder à aucune arrestation. Ils auraient été relâchés le lendemain pour faute de preuve ! J'ai donc accepté sa proposition. Je me suis mis en planque dans son propre appartement pour enquêter et tu es très vite devenue l'affaire numéro un de la brigade.
 - Pourquoi ne m'as-tu pas mise en garde avant pour le poison qu'elle mettait dans l'eau de la bouilloire ? questionnai-je amèrement.
 - Parce que je ne le savais pas encore. Ta sœur était méfiante et très maligne. Elle m'avait expliquée que tu étais une personne fragile et perturbée psychologiquement et qu'il suffirait de quelques frayeurs pour te faire craquer et te faire interner. Je pense qu'elle n'a jamais été sûre de moi à cent pour cent. Elle me tenait au courant du plan et de ses agissements au compte goutte. Tout ce que je devais savoir disait-elle, c'est qu'il y avait un gros magot à la clé et que je devais faire ce qu'elle disait si je voulais toucher ma part. J'ai donc mené ma petite enquête en pleine nuit.
- P 20
- C'était toi qui rôdais dans la maison la nuit ?

- Oui, c'était moi. Mais je ne rôdais pas, j'enquêtais. Je ne pouvais agir que la nuit, lorsque j'étais sûr qu'elle avait sombré dans un semi-coma éthylique. Lorsque je l'ai surprise le soir, à plusieurs reprises, à remplir elle même la bouilloire d'eau, j'ai commencé à avoir des doutes et j'ai fais un rapprochement avec ton état qui empirait. J'ai fais un prélèvement de l'eau que j'ai fais analyser.
- Est-ce que Fabian était au courant ?
- Oui, Fabian était au courant de tout. Elle a lu ton livre et ton journal intime et elle s'est mise à la recherche d'un homme qui ressemblait au personnage. Ils sont très vite devenus amants et ce sont donnés trois mois pour tout organiser : trouver l'arsenic, l'hallucinogène, l'appartement juste à côté de celui-ci pour faciliter ton transport la nuit.
- Oh, mon dieu ! Oh, mon dieu... m'écroulai-je en sanglot, comment a-t-elle pu faire ça ? Et comment j'ai fais pour ne rien voir ? Que va-t-il se passer à présent et que vais-je devenir ? Où vais-je aller ? Je ne veux plus rester ici, n'y ce soir, n'y jamais ! m'exclamai-je angoissée.
- Non, bien sûr que non, il n'en est pas question ! me rassura Marius. Écoute... me proposa-t-il, j'ai... je possède une petite maison et je vis seul. Si tu veux tu peux venir vivre chez moi le temps que tu voudras.

Il posa sur moi son beau regard bleu rempli d'espérance puis il chercha ma main posée sur le lit et la serra doucement...

- Je ... je sais que cela doit te paraître étonnant et un peu précipité, mais... hésita-t-il en détournant le regard pour se replonger dans ses souvenirs, dès que je t'ai vu la première fois je suis tombé sous le charme.

Je retrouvai alors avec un soulagement palpable et un plaisir irréfutable l'homme que j'avais cru discerner derrière le masque. Je lui souris tendrement et il me rendis mon sourire. J'aimais le voir sourire. Il avait un beau sourire que je ne connaissais pas. Il me réchauffa le cœur...

" Dans les livres, l'histoire commençait toujours de la même façon, la belle héroïne était malheureuse comme les pierres, mais un jour... un homme arrivée d'une lointaine contrée, d'une beauté remarquable, posait les yeux sur elle et tout basculait... A la fin de l'histoire, le bel étalon sauvait la jeune femme en mettant sa vie en péril et l'emmenait avec lui, loin des tourments... "

Et pour le fin mot de l'histoire, c'est moi qui ai empoché le pognon !

